



INTIMITÉS

POÉSIES

Frédéri MARCELIN

Principes.

Tu aimeras selon ton inclination.

Tu n'admireras que la nature des choses.

Tu ne chériras que ta mère la Terre.

Tu respecteras tout le vivant comme toi-même.

Tu ne prendras que ce qu'il t'est nécessaire.

Tu ne te compareras qu'à toi-même.

Tu n'édifieras de temple pour aucune raison.

Tu ne reprendras ton espèce qu'avec parcimonie.

Tu ne tueras quiconque.

Tu élèveras tes enfants dans la gloire de l'univers.

Des mots.

J'écris sur les ailes du vent
Des mots qui volent,
Rien n'en reste qu'un chuchotement
À l'oreille d'un sourd.

J'écris sur les vagues de l'océan
Des mots qui se noient,
Rien n'en reste que le goût du sel
Sur une langue muette.

J'écris sur les flammes d'un brasier
Des mots qui brûlent,
Rien n'en reste qu'un voile de cendre
Dans un regard aveugle.

J'écris dans le gras de la glèbe
Des mots qui germent,
Rien n'en reste que jachère
Foulée par les moutons.

Voyageur intersidéral.

Rebondissant de planète en planète
Parcourant l'univers en tous sens
Dans l'infinie noirceur sidérale
Éclairé fugacement par des étoiles
J'aperçois des enroulements galactiques

Grandes spirales ouvertes et lumineuses
Qui dansent esseulées sur le fond
D'un ciel toujours plus sombre
Et pointillé de milliards d'étincelles

Certains de ces points de lumière
Forment des dessins mouvants
Composant des tableaux éphémères

Perdu ici au centre de l'immensité
Je sens battre le cœur du monde
Qui est mon propre cœur

Puis très lentement

Je sens l'éther se densifier
Les galaxies se rapprochent
Les étoiles s'éteignent une à une

Je perçois un goût de sang

L'espace se rétrécit et devient chair
Plus tard je discerne un flottement

Et j'entends un autre cœur

Ce n'est pas le mien
Mais son rythme m'accompagne
Dans une parfaite quiétude

Subitement je ressens une poussée
Puis d'autres plus nettes
Je baignais dans une lumière douce

Brusquement la lumière m'éblouit
Le froid m'étreint je crie ma douleur

Et découvre le sein de ma mère.

À Maman

La mamée.

Entre Sorgues et Luberon
L'enfance était éternelle
 Dans cette plaine étroite
 Qu'entre l'Isle et Cavaillon part en sifflet sur Apt
Mon appétit débordait
De l'odeur de l'huile des olives
Où des œufs frais grésillaient attendant le pain
 La mamée et ces cent deux ans
 Dans son fauteuil d'osier
 Cachant des bonbons dans son tablier
Me chantait sa langue si douce
Que je ne savais comprendre
 Elle escalada doucement
 Mais sans aide les marches de la mairie
 Allant voter la première fois de sa vie
Petite silhouette noire avec sa coiffe blanche
Décidée à ce que personne ne choisisse pour elle
Cette nouvelle république elle qui en avait tant vu
 Elle qui avait vu partir tant d'hommes
 Dans des guerres futiles et meurtrières
 Allait encore vivre deux mois
Huit semaines de sourire et de douce quiétude
Accompagnant mes premières bêtises de son petit rire moqueur
 Puis un jour s'endormir
 Sans qu'aucun nouveau soleil
 Ne vienne plus lui ravir la fin de sa nuit.

Transhumance.

Mai s'endort doucement,
Au loin, un bruit de cloche en ferraille
Qui vient grossissant.
Puis les aboiements des chiens.
Nous nous regroupons sur la route,
On n'aperçoit rien encore,
Tout le monde guette.
Les hommes ont quitté la vigne,
Juste pour les voir passer.
Débouchant du virage, sortant des cyprès,
Les deux mules de tête, avec leurs bâts,
Et deux bergers marchant bon train.
Enfin le troupeau,
Son piétinement sonore,
Ses bêlements,
La chaussée n'est plus qu'un ruban crème
Qui ondule et déborde les bernes.
Les chiens courent autour des brebis,
Les contenants sur le chemin,
Parfois un pâtre crie, ou siffle.
Le grand troupeau est en marche depuis Arles.
La grand-mère vient au bord du chemin,
Elle donne à boire aux bergers
De ce vin mouillé et sucré,
Qui abreuve les hommes aux champs.
Ça discute, ça rigole,
Et les moutons avancent toujours,
Cela va faire vingt minutes,
Que la colonne défile,

Ils sont des milliers partis de Camargue,
Qui vont trotter Jusqu'aux alpages,
Du côté de Barcelonnette.
Voilà la fin du convoi,
Une dernière mule tirant un charreton,
Des bergers s'y reposent un peu,
Les pieds ballants, les paupières mi-closes,
Le voyage dure,
Il faut tenir la distance,
Et soigner quelques bêtes.
J'ai six ans,
Maman me tient la main,
C'est la dernière transhumance,
L'an prochain, il n'y aura que des camions.

L'école de Lagnes.

Elle avait comme un petit air de cloître
Une murette séparait filles et garçons
Telle existait notre cour de récréation
Qui nous a vus sous un ciel bleu dense croître

Par-delà la rue la garrigue stridulante
Au travers de la grille verte appelait
À fuir la cloche qui nous rappelait
L'odeur des encriers âcre et apaisante

Elle était tout en bas du village l'école
Platane et tilleul y faisaient ombrage
Il y avait Renée Rosemonde et Nicole.

Enfance Comtadine.

Sous l'azur limpide,
Nos jeux d'enfant
Avaient le goût de la réglisse.

Courant dans les garrigues,
Les cades odorants
Griffaient nos jambes nues.

Plongeant dans l'eau trouble
Du canal de Carpentras,
Nous laissions le flot nous empoter.

À la source de la Folie,
Nous posions des bouteilles au cul troué,
Le lendemain des vairons s'y étaient pris.

Nous habitons des grottes secrètes,
Où étaient nos trésors,
Nous étions des bandits de grands chemins.

Le temps était long,
Les journées trop courtes,
Nous dormions comme des sonneurs.

Amours adolescentes.

A treize ans n'étant que songes,
J'allais à l'envie de mes pas.
Cachant timidité qui ronge,
D'autant qu'hardi ne l'étais pas.

Amoureux sans cesse ni repos,
Fou du parfum des fillettes,
Flattant Vénus à tout propos,
L'œil aux plis des chemisettes.

Pris de l'ardeur de les étreindre,
Tel le cheval rongant son frein,
Par la poésie les dépeindre,
Calmaît un peu mon fol entrain.

N'osant jamais prendre leurs mains,
Plongeant dans un profond chagrin,
J'errais sans but sur les chemins,
Sans de l'amour l'ivraie ni le grain.

Souvenance.

Que nous manque l'amour, naguère si vivant,
Dans l'insondable vertige de la mémoire,
Lorsque nus sous les draps nous étions amants.
Embrassant notre jeunesse en pleine gloire.

Désormais, nos âmes meurtries et dolentes,
Et nos corps alanguis mais toujours enlacés,
Cherchent au jour tombant des anciennes sentes
Où retrouver l'émoi de nos ébats passés.

Depuis l'indolence apaisant nos délires,
La quiétude bourgeoise amoindrissant les sens,
Nous somnolons tandis que les nuits s'étirent.
Rêvant des délices de notre adolescence.

Je me souviens.

Je me souviens d'une petite fille inondée du soleil d'août
Devant des aloès géants et sous les palmiers ombreux
Qui collée aux jupons amples de sa mère sous les cieux
Jouait de sa poupée tandis qu'indocile enfant j'étais fou

Je me souviens d'une jeune fille qui timide à la Pentecôte
Regardait à la lumière de mes yeux le trouble qui germait
Tandis que dans mes mains les siennes s'abandonnaient
Déjà empli d'affection me répondait sa passion innocente

Je me souviens d'une jeune femme qui souriait sous juillet
Tandis que j'enserrais d'or son doigt dans cette mairie
Et que son cœur comblé débordait d'amour pour son mari
Nous étions réunis désormais au creux de notre nid
douillet

Je me souviens d'une jeune mère sous les ors de
septembre
Et encore aux fleurs de mai qui nourrissait du lait de son
sein
Le fruit de nos amours tandis que poursuivant mon dessein
Je bâtissais notre maison pour nous abriter de décembre

Je me souviens d'une amante passionnée au cœur de l'été
Enserrant de ses bras brûlants mon corps vibrant de folie
Quand sous la tourmente mûrissait cet amour qui nous lie
Car dès ce premier jour sous l'azur c'est à elle que j'étais.

À Evelyne.

Foudroiemnt.

Ce pincement au creux du ventre,
Ce haut-le-cœur qui comble d'un coup le vide,
Cette présence qui devient indispensable,
Qui révèle au fond de la conscience
Une impression de plénitude,
Qui d'un coup stoppe l'isolement
Si particulier de l'adolescence,
Ce coup au foie brutal, et pourtant si doux,
Qui nous rend subitement stupide,
Troublant notre esprit, comme notre vue,
Cet élan incontrôlable vers l'autre,
Soudainement objet de tous nos désirs,
Sitôt que son empreinte nous marque,
D'un indélébile et furieux sentiment,
Où tous nos organes semblent enchevêtrés,
Nous plonge dans une jubilation intense,
Aussitôt remplacé par la peur panique
De perdre ce si précieux trésor.

À Evelyne.

Cadeaux de la vie.

Par deux fois comblé par un amical destin
Rébecca m'est venue par le bord de l'eau
Et de Laurène par la terre j'avais le cadeau
Merci bonne étoile d'accomplir mon dessein

Merci à vous ancêtres inconnus et lointains
De m'avoir fait naître sur cette terre bleue
Merci à vous mes filles de me faire heureux
Depuis que si petites je vous donnais le bain

Merci à toi qui épouse chérie et mère adorable
Si occupée de vie deux fois arrondis ton bassin
Si gracieuse et ronde deux fois tendit ton sein
Grâce vous soit rendue pour une vie formidable

Et quand demain ma vie doucement se finira
Je saurai sans nul doute qu'elle ne fut vaine
Et absolument bienheureux mon âme s'en ira.

À Evelyne, Rebecca & Laurène.

Vibrac.

Une dizaine de maisons de fermes plutôt
Semées au bord de la petite route
Même pas un village
Un semblant de mairie coincée entre deux granges
Une vague chapelle au milieu des champs
Quatre tombes autour
Cachées par le colza le maïs, l'orge ou le tabac
Et le miracle dans cette campagne Saintongeaise
Une école avec de tout petits enfants
Qui jouent comme tous les enfants du monde
Leurs cris de joie lancés hauts
Leurs pleurs pour de petits bobos
Et une maîtresse d'école bien jeune encore
Qui veille sur ces drôles
Heureux garnement d'une école dans les champs.

À Martine.

Week-end.

Ton sourire éclatait devant Collioure offerte à la mer
J'avais ta main dans la mienne à l'abri bien au chaud
Ta tête contre mon cou au milieu de tous ces badauds
J'étais fier de t'avoir à mon bras au bord de notre mer

La douceur de l'air caressait délicatement nos visages
Le ciel égayait entre nuages et soleil une pluie badine
Nous cheminions paisibles moi serein toi plus mutine
Emplissant de nos yeux l'éclat de nouveaux paysages

J'étais blotti contre ton sein ton bras serrait ma taille
Le bonheur était simple comme ce jour de novembre
L'automne traînant allongeait sur le sable nos ombres
Fêtant notre amour et nous guérissant de nos batailles

Je laissais flâner mon cœur entre béatitude et félicité
Des vagues venaient s'étendre et bercer des bateaux
Le rouge et le jaune des barques brillaient sur l'eau
Et mon âme ne sentait plus que ta lumineuse beauté.

L'aparté.

Enjamber un petit bras de Sorgue
Entrer dans ce charmant restaurant
Où deux serveuses avenantes
Au sourire clair vous dirigent
Aimablement sur une table simple
Déguster un surprenant Cairanne
Qui emballe les papilles
Fleurant un joli nez de Shira
Groseille cassis et fond de poire mûre
Du temps que la maîtresse du lieu
Toute en rondeur et gentillesse
S'affairant en cuisine
Nous prépare de savoureux petits plats
D'une sincérité déconcertante
Qui nous enchante le palais
Mousse d'aubergine finement aromatisée
Dos de cabillaud poché
Déposé légèrement
Sur un risotto moelleux
Cuit dans un délicat bouillon de crustacés
Et finir en joie
Dans une surprise au chocolat.

À la fierté des Haïtiens.

Vous mes sœurs et mes frères
Là-bas au bout de l'atlantique
Captifs d'un pays de misère et de splendeur
Libres dans votre envoûtante poésie
Amoureux de la vie comme nulle part ailleurs
Dansant et chantant au milieu de ruines
Une espérance sublime de vitalité
Enfants de Toussaint
Vous êtes l'ouverture du monde
Taisant votre chagrin sous la joie de vivre
Nègres magnifiques venus de si loin
Du fond des navires ballottés par la mer
Dans un monde nouveau
Cultivant vos anciennes coutumes
Et moi ici avec ma peau trop claire
Mes yeux trop bleus craignant la lumière
Envieux de votre force vitale
Admiratif de vos mots qui s'égrènent
Comme des perles blanches enchâssées dans l'ébène.

Mes comtadines.

Salut à vous mes Comtadines
Aux cheveux gris qui furent de geais
Aux yeux toujours plein de malice
 Salut à vous mes amies d'une enfance
 Passée si vite et qui pourtant
 Laisse nos cœurs pleins de doux souvenirs
Je vous imagine chaque jour
Les bras brunis par le grand soleil
Chargés de beaux légumes
 Ou mangeant des cerises
 Comme autant de perles rouges
 Qui vous faisaient petites des pendants d'oreilles
J'ai toujours au cœur le cloître de notre école
Fermé sur la rue par une grille rouillée
Posée sur sa murette de pierre
 Et juste en face ce petit chemin
 Montant droit dans la garrigue
 Où s'épanouissaient nos rêves de liberté
Je revois vos jambes frêles
Vos pas de marelle sans hésitation
Et vos jolies figures souriantes
 Les années dures n'ont laissé sur vos visages
 Que de jolies rides plaisantes
 Gravées à jamais en moi
Souvenir de mes douces amies
Sous la véranda lumineuse
Avec le mistral ébouriffant la cime des arbres.

Temps de vie.

Le temps file
Sans que l'on y prête attention
Il va son petit bonhomme de chemin
Et nous le suivons
Indolents voyageurs
Une ride
Deux
La peau moins ferme
Le muscle moins rigide
L'œil moins vif
Un cheveu blanc
Des cheveux grisonnants
La débâcle des dents
 Et toujours cette rage
 Qui déjà enfant
 Me taraudait l'âme
 Cette injustice flagrante
 Déterminant le destin
 Selon son origine
 Selon sa couleur
 Selon ses dons
 Selon ses tares
Le temps est-il linéaire
Ou bien va-t-il s'accéléralant
Sommes-nous dupes
De notre perception
 L'enfance n'en finit pas
 L'adolescent se morfond
 Jeune adulte l'appétit s'aiguise
 Puis la vie use

Certains déclarent forfait
D'autres s'accrochent
Mordent griffent écrasent
La plupart se laissent aller
Dédaignant le plaisir
Oubliant l'envie la joie l'amour
Oubliant jusqu'au désir
Oubliant la vie.

Grand père.

Tenant par la main les enfants de mes enfants
Menant en balade l'avenir de mon sang
J'irai par de charmants chemins de tendresse
Mes vieilles mains sur leur front posant caresses

Je m'arrêterai parfois s'ils sont bien sages
Montrer d'anciens souvenirs de paysage
Détaillant l'ondulation bleue des collines
Où minot j'allais courir dans les ravines

Puis plus tard lorsque le soleil sera rouge
Quand le vent retombé plus rien ne bouge
Je m'assiérai avec eux sur un vieux banc de bois
Leur contant d'héroïques et glorieux exploits.

A mes petites filles.

Mes petites filles.

Le rire clair de mes petites drôlesses
Grâce naturelle des premières années
Élégance sublime et désordonnée
Que rien n'entrave que leur maladresse

Avec la liberté qui leur est si légère
Elles inventent un nouveau monde à leurs lois
Le rendant conforme et disponible à leur joie
Laisant là leur peine qui n'est que passagère

Cherchant par le jeu la place où elles seront
Elles vont d'un pas insouciant trouver leur chemin
Ne pouvant que consoler leurs petits chagrins
Je ne suis que témoin de ce qu'elles feront.

A mes petites filles.

Vieilles blessures.

Avançant dans l'âge loin de l'avènement
Alors que le dénouement se fait plus proche
Voulant comme des enfants vider nos poches
Reviennent en foules de vieux sentiments

Les anciennes blessures de notre enfance
Ressurgissent comme des lames de rasoir
Tranchant la chair des souvenirs quand vient le soir
Nous prenant à revers de notre conscience

Avec d'autant plus douloureuse acuité
Qu'ils étaient enfouis profond dans la mémoire
Empilement divers de vieilles histoires
Qui bout à bout sont ce que nous avons été.

Trop plein.

Le vacarme étourdissant de la ville,
Les bavardages vains des journalistes,
L'indigence de leurs informations,
Le tintamarre électronique des postes de radio,
La vacuité télévisuelle, farcie de publicité,
Le langage approximatif et pseudo-anglicisant,
Des tristes amuseurs patentés,
M'incommode terriblement.

Suis-je donc, trop vieux pour ne supporter,
Ces incessants papotages,
Cette dysenterie verbale,
Qui inondant les ondes,
Noient le poisson, dans son bocal.

Suis-je donc, trop vieux pour ne supporter,
L'inconsistance politique,
Et la démission citoyenne, nous contraignant,
À un choix écœurant, entre un bellâtre écervelé,
Et une nostalgique du IIIe Reich.

Le relatif silence de la campagne,
Le pépiement des oiseaux,
L'odeur des roses et de la terre retournée,
La quiétude de la lecture,
La beauté d'une langue bien chantournée,
La parade nuptiale des tourterelles,
Qui font l'animation d'une solitude,
Me siéent bien plus agréablement.

Morgiou.

La mer a pénétré le vallon,
Sa langue obstinée a léché la roche blanche,
À l'user, la polir, et la fracasser.
L'odeur salée mêlée de la senteur des pins,
De pingres romarins rampants,
Et de rares fleurs jaunes,
Prend le nez à témoin de fragrances rares.
Des pins, des buis,
Des yeuses malingres,
En ce lieu sauvage,
Communient leurs racines,
Dans quelque anfractuosité de rocher,
Ils sont tors, courts, échevelés,
Clairsemés, entre l'eau et les falaises.
Par endroits le roc comme noirci,
Par un feu, depuis longtemps éteint,
Laisse paraître des veines de quartz,
En légères saillies,
Qui scintillent au grand soleil.
Notre mer, berce de vaguelettes frisantes,
Quelque barque de pêche,
Son clapot, est une musique douce,
Lancinante, répétitive,
Et cependant changeante,
Chaque vague différente de la précédente,

Vient au ressac éclabousser la caillasse.
Ici point de grève pour adoucir le paysage,
La montagne est plongée dans l'eau claire,
Qui, dès que le regard s'élève, bleuit...
...De petites criques, sont autant de haltes,
Où le rêve, trouve ressource,
Sur un lit de gravier luisant,
Qu'un pied malhabile vient déranger.
La voix s'atone au flot tranquille...
...Un fin voile vaporeux apaise la rudesse du site,
Les oiseaux n'y sont que de passage,
Ils habitent en seigneurs la hauteur des murailles,
Dédaignant les rives salées...
...La calanque encaissée,
Perdue dans une maigre garrigue,
Ouvrte grande, sur les eaux,
Finit sur un port minuscule,
Bordé de cabanes cramponnées au calcaire.
Place du pastis, une vieille femme appelle...
Ô Niine, tu peux me donner un coup de main ?
Et du dedans d'une maisonnette, une voix riante,
qui crie :
Encôrre !

Les petites choses.

Mille petites choses sont beauté de la vie,
Qu'un grand soleil resplendissant disparaisse,
Laisant venir des nuages chargés de pluie,
Et le travail épuisant se mue en paresse.

Mille petites choses sont beauté de la vie,
Même sous l'ondée toute rafraîchissante,
Le ramage insolent du merle nous ravit,
Les arbres alourdis d'averses nous enchantent.

Cent petites choses sont joies de l'existence,
Le rire des enfants, pataugeant dans la boue,
D'un plat qui mijote la subite appétence,
Un vent soudain qui fait tressaillir les bambous.

Cent petites choses sont joies de l'existence,
La bière fraîche venant apaiser la soif,
Les éphémérides et leurs sottises sentences,
La salle obscure du cinématographe.

Cent petites choses sont clin d'œil du destin,
Le doux regard d'une allègre jeune fille,
Son corps offert à nos sens, délicieux festin,
Qui empli l'âme d'un parfum de vanille.

Cent petites choses sont clin d'œil du destin,
Une route nouvelle prise par hasard,
Découvrant la voie d'un avenir incertain,
Envolant prestement nos rêves de César.

Tant de petites choses qui sont notre vie,
Déterminant innocemment notre passage,
Autant de petits choix qui règlent nos envies,
Et fabriquent de nous des fous ou des sages.

La remise.

Les hirondelles avaient investi la remise.
On y rangeait le vieil « Allis Chalmers »,
L'automobile et tout un tas d'outils.
Il y avait une échelle meunière,
Qui conduisait à un mystérieux grenier.
Dans un coin le vieil établi de menuiserie
Du père du grand-père, sentait toujours le bois.
Au plafond, sous les poutres,
Dans l'encoignure du vieux plancher de la fenière,
Quatre ou cinq couples de ces oiseaux délicats,
Avaient au fil des ans construits leurs nids.
Ces terreuses constructions,
Faites de petites boules de boue séchée,
Laisaient une petite ouverture.
Les petits oiseaux noirs s'y engouffraient prestement,
Cachant subrepticement à ma vue
Leurs longues queues fourchues,
Leurs gorges rouges,
Et leurs jolis ventres blancs.
Au-dessus du portail, un fenestron restait toujours ouvert.
Ainsi, lorsque au plus gros de la chaleur,
Nous le tenions fermé,
Les oiseaux continuaient de vaquer à leurs occupations.
À l'éclosion des œufs, les allées et venues
De mes amies se faisaient incessants.
Le premier envol des oisillons
Avait lieu dans la remise,
Ils y testaient leurs ailes neuves,
Avant de s'aventurer sous le brûlant soleil estival.

Nous savions avec précision le début de l'hiver.
Toutes les hirondelles du quartier,
Venaient, avant leur voyage au grand sud,
Se regrouper sur les lignes électriques.
C'était le grand au revoir jusqu'au printemps prochain.
J'ai grandi, le monde a changé,
Les hirondelles ont disparu.
À l'automne les fils de l'électricité ne chantent plus,
Sans petites notes noires, la portée reste muette.

Berger d'abeilles.

Des nouvelles de Sault
Nous apprenaient la floraison des lavandes.
Mon ami, le berger des abeilles,
Vint à moi... « oh ! Frédéri...
Viendras-tu me donner la main,
Il me faut demain soir transhumer mes ruches »...
...Donc nuitamment, les petites bestioles,
Bien au repos dans leurs huttes de bois,
Nous en remplissons à plein craquer,
La camionnette bringuebalante.
Les abeilles sont adorables,
Tu les trimbales de Lourmarin à Sault,
Sans qu'elles tampinrent ni s'éveillent,
Pourtant la route est longue,
Et pas toujours commode.
Sur le coup de deux heures,
On arrive sur place.
À peine la portière ouverte,
Le parfum de lavande te saute au nez.
Il faut vider le véhicule,
Aligner au bord du champ les petites maisons,
Avant que ces chères ouvrières,
Ne sentent le soleil colorer l'aube claire.
Le travail terminé, on sort la bouteille de vin,
Assis sur le chemin, nous attendons l'aurore,
Avec pain saucisson et fromage de Banon.
Les étoiles pâlisent,
Un fond clair d'orient les avale doucement,
Puis le voilà, la clarté rosit,

Et le sommet du disque flamboyant illumine l'horizon.
Une rumeur vient des ruches,
Qui s'amplifie avec le surgissement solaire.
Les voilà, les premières sortent,
Un peu déboussolées,
On leur a changé le paysage en une nuit.
Mais, elles ont vite fait de repérer,
Et partent au boulot, tranquilles, rassurées,
Par l'immensité violine qui s'étale,
Sous la nuée neuve, du petit matin.

Cello.

L'église est petite,
À l'issue d'un serpent de pierre,
Sur un parvis de calcaire,
Lissé par des siècles de pas.
À peine une grande chapelle,
Romane, la voûte de pierre claire,
Comme un ciel trop étroit.
Au-dessus un clocher octogonal,
Court, qui n'agresse pas le ciel,
Un ciel immense, noir, chargé d'étoiles.
Un chemin fait le tour,
Tel un minuscule jardin.
Un seul arbre surplombant le vide,
Un chêne vert, trapu, ramassé,
Dans le clair de l'été,
Des cigales y naissent.
Nous sommes quelques-uns,
Assis sous la voûte, sans Dieu, sans prêtre.
Il est sur une chaise,
Au centre de ce qui doit être le chœur,
Dans une plus grande église.
Trois étroites fenêtres arrondies,
Font un décor derrière lui.
Il tient son instrument,
Semblant caresser l'éternelle féminité.
Son bras droit se lève,
Le bout de ses doigts
S'étirent longuement en archet.
Puis, l'abaissant lentement sur les cordes,
Éclôt soudainement,

Dans ce lieu minéral et fini,
Hors de l'espace et du temps,
La magie des suites de Jean-Sébastien Bach.

À Evelyne.

Les anarchistes.

Ils étaient des milliers, ils furent des millions,
À inventer un monde sans capital,
Un soleil neuf brillait en eux,
Sorti du fond des ténèbres catholiques,
Surgi du tréfonds d'une Espagne désespérée,
Barcelone en fête avec eux,
Riait d'éclats dépoussiérés.
Les vieilles hiérarchies jetées aux ordures,
La liberté vissée au cœur,
Fraternels, jouisseurs enfin,
D'un amour débridé,
Ils allaient construire un avenir sans profit,
Sans ordres, sans argent, sans pouvoirs.

Leurs chants résonnaient jusqu'au bout de l'Europe,
Leur combat avait écho jusqu'aux Amériques,
Le vieux monde tremblait,
Les bourgeois s'affolaient,
La commune revenait.

De sobres drapeaux rouge et noir,
Remplaçaient d'orgueilleux étendards,
Franchise et camaraderie, politesse des gueux,
Foulaient aux pieds les révérences futiles,
Chacun libre faisait pour l'autre au besoin,
Le superflu n'intéressait plus personne,
La foi était dans la rue, humaine.

Des villages, des villes, renaissaient,
D'une joie véritable,

Seul le partage avait un sens,
La vie triomphait de l'esclavage.

Alors, haïs par les Franquistes,
Trahis par l'internationale communiste,
Abandonnés des socialistes,
Les armes à la main, défendre la vérité,
Face au mensonge des nations,
À Guernica sous les bombes,
On exterminait l'espoir.

De partout des amis venus, par brigades,
Prêter main forte, aux insurgés libertaires,
Ne purent que battre en retraite, fuir,
La barbarie reprenait ses droits,
Écrasant sur son passage,
Jusqu'au souvenir de leur existence.

Mort d'un poète.

Un ciel liquide coule depuis des jours,
Par instants, les nuages sont sans ondées,
Cela ne dure pas, à nouveau,
De pleins seaux sont lancés.

Pourtant, l'incendie qui court mes membres,
Ne s'éteint point,
La patience n'est pas mon fort.

Mon cœur, brûlant de colère,
N'est pas apaisé,
Cette pluie qui m'exaspère,
Nullement calme ma fièvre.

*Maudit poète, mal-aimé,
Fustigeant l'univers entier,
Toute honte bue, puis pissée,
Aux latrines de l'histoire,
Finirai, inconnu, au trou noir jeté,
Quelques planches pour dernier vêtement.*

Je voulais du temps de jeunesse,
Un monde nouveau, où plus nulle détresse,
Ne tarauderait une humanité quiète,
Où le courage faisant fi de la veulerie,
Ferait tomber nos dernières chaînes.

Lors, foin de tout cela,
Esclaves sommes restés,

Nos âmes clouées d'argent sale,
Espèrent richesse et célébrité,
Et photographie sur papier glacé,
D'insipides magazines,
Montrant de dérisoires pantins,
Vanter les mérites d'une société dissolue.

*Maudit poète, malmené,
Criant l'espoir, bavant d'amour,
Brocardé par les bien-pensants,
Regretté par les renégats,
Finirai, méconnu, en terre enseveli,
Quatre planches pour dernier costume.*

Sarabande des morts,
Déguisés de somptueux cercueils,
Vanté des familles,
Bouffonnerie loufoque,
D'un goût douteux,
Dont nos contemporains raffolent.

Ceux qui restent, continuent la mascarade,
De guerre lasse, repos de guerriers,
Puis la bataille encore,
Pour de sombres peccadilles,
Et la paix revenue, fêtée comme il se doit,
Noyant le peuple dans l'alcool d'une fausse joie.

*Maudit poète, mal armé,
Pour une incertaine vie,
Nu de la tête aux pieds,
Sans mensonge ni vérité,*

*Finirai, ignoré, au trou noir jeté,
Habillé de planches pour l'éternité.*

Le sens de la vie

Des êtres qui vont
Des roches qui demeurent
Des eaux qui courent
De l'air qui vole

Nous qui passons
Indolents voyageurs
Allant au hasard
D'un pas précipité

Sans plus de jugement
Que celui de notre mollesse
Nous dérivons ainsi qu'un bois flotté
A la surface du temps
Qui va son chemin...

Etourdissement

Dans un léger vertige
Vagabonder dans l'ordinaire
Regarder sans voir
Ecouter la rumeur
Dans une surdité floue
Absorber la lumière
A devenir transparent.

Reflets

Les miroirs sont fous
Qui nous regardent
En tirant leurs langues
Ils se vengent
De n'avoir point de reflets
Le mien est cruel
Je lui donne dix-sept ans
Il m'en renvoie soixante
Et une vague image de mon père.

Recette.

Étendre le ciel
Tailler dans les étoiles
Une part de rêve
Mettre au chaud du cœur
Fermer les yeux
Et voler sans attendre.

Écrivains anonymes

Bonjour je m'appelle Frédéri et j'écris.
Bonjour Frédéri !
J'ai honte, j'écris mes vérités,
Ce ne sont jamais celles des autres.
Je suis un faussaire un menteur,
Je fais semblant de chercher un sens à ma vie,
Bien que je sache qu'elle n'en a aucun.
Je suis fou, enfin je voudrais l'être,
Avec l'âge me vient la sagesse.
Je mens encore,
Je ne suis pas sage non plus,
Personne n'est sage,
La sagesse est un leurre pour les imbéciles.
Je croyais que la littérature égayait le monde,
Qu'elle pouvait donner à penser,
Mais là aussi je me suis planté.
On n'écrit que pour soi,
Si la lecture plaît, on fait de la thune,
Sinon on reste dans l'oubli.
Cela fait maintenant quarante jours que je n'ai rien écrit.
Bravo Frédéri, un jour après l'autre,
Tu es sur la bonne voie.

Ballerine.

Danse pour moi
Écarlate envolée
Ailes aux pieds
Auréolée dans l'éclair blanc
D'un orage noir
Envolant jusqu'aux cieux
L'espérance sucrée
D'un rêve éveillé.

Noctambule

La nuit marcher d'un sombre pas
A l'aube m'étendre
Eteindre une à une les étoiles
Voir l'aurore
Lever un soleil blanc
D'une brume légère
Disparaissant petit à petit
M'endormir au plein ciel
Couché sur la montagne
Oublier jusqu'à l'existence
Et me fondre au roc.

Animas hominum

Ne pouvant qu'apprivoiser
Les cauchemars qui nous hantent
Transcendons nos appréhensions
En allégresses éthyliques
Afin de ne point sombrer
Dans les eaux glauques
D'un océan de paranoïa
Du fond du fleuve
Où se noie la raison
Pousser des pieds
Refaire surface
Marcher sur les rives incertaines
D'une destinée aléatoire
Sautant d'écueil en récifs
Tendant d'atteindre
La quiète plaine
Où déposer nos fardeaux.

Cheminement

J'ai pris mille chemins
Changé cent fois de route
Gravi la montagne
Arpenté la plaine
Navigué sur la mer immense
J'ai connu l'amour
La haine
La joie et la peine
L'espoir et la désillusion
Mais je n'ai tracé qu'une seule voie.
Aujourd'hui je jette mes bagages
M'envole au cœur des nuages
Tenter d'ouïr le cœur des anges.

Mon beau miroir

Empreinte d'une absolue sérénité,
Une femme, nue, se mirait sortant du bain.
Les bras levés, soignant sa coiffure avec soin.
Son miroir rendant ses formes en conformité.

Sans pudeur, de son regard elle s'admirait.
Recouvrant son corps agréable et bien bâti,
D'une grande étoffe blanche pour seul habit.
Mais dépourvue d'amoureux elle soupirait.

Allant s'étendre sur sa couche trop froide,
Elle imaginait un prince couvrant de baisers,
Sa peau au son d'une Irlandaise balade.

Femmes

Cachées

Brisée

Salies

Violentées

Caillassées

Exposées

Vendues

Méprisées

Vilipendées

Discriminées

Exploitées Jusqu'à n'être rien

Qu'épouses

Mères

Maîtresses

Putains

Pour des mâles jouisseurs

Puritains

Dépravés

Dominateurs qui se veulent

Juges

Rabbins

Curés

Imams

Lamas Faussement compassés.

Errance

Vagabonder de colline en colline
De monts en vaux
De fermes en villages
De campagnes en villes
Et nulle-part trouver de place

Vagabonder au centre des foules
Inaperçu inaudible
Traverser des mers
D'îles en îles
Refaire à l'envers le chemin

Crier du haut des montagnes
Chanter louanges dans les plaines
Prêcher à des sourds
L'amour et la terre
Prophétiser dans le désert

Épaves.

Abandonnées
Dans ces endroits presque inexistants
Entre terre mer et roseaux
Seuls des oiseaux
Y prêtent encore quelque attention
Parfois des enfants
Y deviennent capitaines
Elles restent ainsi
Éventrées
Pourrissantes
Où calcifiées
De mollusques caparaçonnés
Exposants leurs corps
En partie décharnés
Aux éléments salins
Mais gardant encore
Un semblant de nef
Elles sont désormais
Le silence de la mer.

Anima.

Car je suis immortel, mon corps fait d'atomes,
De toute éternité, je suis, diffusément.
D'électrons liés, assemblés hasardement
Au sein de ma mère, je deviens un homme.

Être incertain, combinaison étrange,
J'aurais pu devenir eau, rivière, lac,
Ou même océan, bousculé par les ressacs.
Peut-être jadis aurais-je été mésange,

Aussi bien que roche solide et inerte,
Ancré puissamment au cœur de la montagne.
Ou bête sauvage courant nos campagnes,
Autant que cactus en une lande déserte.

Mais d'os de chair et de sang la vie m'a choisi,
Pantin dérisoire, animé d'on ne sait quoi.
Cherchant inutilement d'occuper mes doigts,
Isolé dans la multitude, me voici.

Là et las d'ignorer raison de mon être,
De méconnaître la vérité de l'âme,
De représenter comédies et drames,
Sans savoir jamais, pourquoi j'aurais dû naître.

Ainsi, lorsque ce qui m'anime périra,
Dira-t-on de mon corps, son âme l'a quitté ?
Dans la terre on déposera ma nudité,
Qui de fleurs et d'herbes vertes se couvrira.

Il faudra que trépasse ce qui m'anima
Pour que s'accomplisse le cycle immuable
Que mon âme mortelle aux autres semblables
Retourne à l'inexistence et l'anonymat.

Il n'est ici-bas d'autre dieu que nous-même
Choisissant notre destin avec mollesse
Ou précipitant dans l'action nos faiblesses
Responsables de nos propres anathèmes.

Fruits du hasard conduits par la nécessité
Construire et déconstruire seul but avoué
D'une vie trouble dont nous paraissions doués
Pareillement à chaque filiation ressuscitée.

Nous allons, bizarrerie insensée d'un cercle,
Refermant sans cesse sa boucle infinie,
En un temps, qu'aucunement n'avons défini,
Sous la voûte des cieux n'étant que couvercle.

Au cimetière de Lagnes.

La dalle faite de pierre blanche
Venue des carrières d'Oppède.
Là où plus rien ne se possède,
Où vous êtes entre quelques planches,

Je viens parfois poser un caillou.
Me souvenant de vous tous vivants,
Elle devient grise avec le temps,
Tels les souvenirs que j'ai de vous.

La douceur carminée d'un bon vin
Étanche de joie triste peine,
Que mon cœur vos manques malmènent.
N'attendant plus de signe divin,

Qu'au jour funeste de novembre,
Où s'exposent les chrysanthèmes,
Mes aïeux taisent leur requiem
En attendant mes propres cendres.

Traces.

Ils sont à ma mémoire
Les souvenirs enfouis
Par le passage du temps.
Émergeants épisodiquement,
Ravivant le lustre
De petits bonheurs d'antan.
Éveillant subrepticement
Un émoi, perdu depuis longtemps,
Le rappel d'un baiser d'enfant.
Parfois souvenance
D'une douleur, d'une peine,
La perte d'un être aimé.
Quelquefois réminiscence
D'un poème appris à l'école
Qui vient troubler l'écriture.
La résurgence d'une amourette
Fraîche et printanière,
Vient couler une source claire.
Il est à ma mémoire
L'enfant, que je suis encore
Sur le chemin de ma vie.

ELLE.

Les volets sur l'espagnolette,
La fenêtre entrouverte
Sur la frondaison des grands platanes.
Dehors la grosse chaleur de juillet.
Un léger courant d'air
Avec la porte entrebâillée sur le palier.
Le lit aux draps de lin ouvert,
Était métallique et blanc
Avec des anneaux dorés.
ELLE devait avoir treize ou quatorze ans.
ELLE se dévêtait, ses seins pointaient mes yeux.
Tu me trouves belle demandait-elle.
Elle retirait sa culotte,
J'étais heureux tout nu,
Nous nous blottissions sous le lin blanc,
Dans la douce pénombre moite
De la petite chambre.
ELLE promenait ses mains,
Caressant mon petit corps.
Me baisait de ses lèvres carminées.
Tu es beau me disait-elle,
Tu es gentil je t'aime bien.
ELLE amenait ma tête entre ses cuisses.
ELLE avait un sourire éclatant,
Un regard vert, des cheveux flamboyant,
Un parfum de lilas,
La peau blanche et douce et duveteuse.
Quand tu seras grand tu viendras en moi
Nous serons amoureux,
Et tu me feras un bel enfant comme toi.

Cet été-là lorsque maman s'absentait,
Je restais avec ELLE trois ou quatre fois.
Malchance, triste et courte vie,
ELLE, s'est pendue le jour de ses vingt-cinq ans.

Renaissance.

Quitter ce monde à reculons
Voir s'éloigner ceux qui furent chers
Défiler plaine et montagnes
Vallées et ruisseaux
Étendre la vue jusqu'au grand océan
Embrasser la terre entière
D'une seule vision
La regarder s'éloigner
Croiser Sélène
La laisser dorée de soleil
Point disparaissant doucement
Dans l'horizon stellaire
Apercevoir la voie lactée
Dans son ensemble
Dialoguer muettement avec ses sœurs
Et plus loin encore
M'enfoncer dans les ténèbres
Retourner au néant
Comme l'enfant
Qui demande à naître.

L'oiseau de feu

Ampleur du mouvement
Délicatesse
Extrême étirement
Sourire
Douleur et joie
Sublimation du corps
Élançement de la silhouette
Magnificence
Voilée de beauté
Comme un envol
D'oiseau de feu
Lançant au ciel
Les flèches Sublimes
De ses bras nus
Dans un nuage
D'applaudissement
Qui estompe
La musique de Stravinski.

Don de soi.

La passion, le désir,
L'aliénation à l'image aimée.
La poitrine que ne peut contenir le cœur.
La peau étreinte corps à corps,
Les yeux rivés à son regard.
Ce sentiment trop intense à exprimer,
Cette illumination qui exacerbe les sens,
Semblant aspirer l'âme
Vers un vide intérieur inconnu,
Ne serait rien sans abnégation.
Il s'agit d'un don terrible, irrévocable,
Qui engage toute l'existence,
Tout l'esprit en une foi aveugle.
Inégalement partagé
Il devient germe de souffrance extrême,
Emportant l'infortuné (e) dans une démence
Ne laissant que néant ou chaos.

Marche solitaire.

Clopin-clopant un personnage seul
Femme homme autre on ne sait
Suit son chemin sans cérémonie
Il va doucement vers l'horizon
La vaste plaine est déserte
Que fait-il ici égaré
Sur un fond de ciel bleu pâle
Jamais il ne se retourne
Ni ne ralentit ni accélère sa marche
On croirait à le voir ainsi s'éloigner
Qu'il glisse sur une droite ligne
Insensible aux alentours
Ce n'est désormais plus qu'un point
Confondu à cette ligne
Qui sépare le ciel de la terre
S'il existe quelque chose au-delà
Y est-t-il parvenu ou s'est-il évanoui
Dans une brume qu'on imagine céleste.

Explication de texte.

Je hais ces professeurs de littérature,
Qu'afin d'étaler leur livresque culture,
Décortiquent et analysent beaux poèmes,
Y cherchant explication de ce qu'on aime.

Poésie n'est qu'écriture de sentiments,
Poètes n'ont besoin d'aucun assentiment
Pour rendre beau et transcender l'ordinaire,
Et en cela rien n'est jamais doctrinaire.

Seuls sont réels le ressentit et l'émotion,
Le reste n'est que bavardage de notions
Dont les aèdes eux-mêmes n'ont eu d'intention.

Récit d'un voyageur cosmique.

Il existe une planète, pas très grande,
Lorsqu'on s'en approche
Elle prend une couleur bleue,
Avec des masses blanches et mouvantes.
Elle est principalement peuplée d'insectes,
Des très petits, et d'autres un peu plus grands.
Il y a aussi des animaux
De toute sorte, et des oiseaux,
Comme sur celles qui lui ressemblent.
Malheureusement, il y a sur ce monde,
Si joli au demeurant,
Une espèce d'animal, presque sans poil
Et dépourvu de plume.
Il marche sur ses pattes antérieures,
Et ses membres supérieurs gesticulent sans arrêt.
Ces êtres sont immondes, ils tiennent les autres
Pour quantité négligeable,
Ils se reproduisent à une cadence incroyable,
Et se massacrent mutuellement !
C'est vraiment étrange,
Un tel comportement,
On ne voit cela nulle part ailleurs.

Guignolade.

Fus-je jamais capable d'empathie
Ou ai-je perdu cette capacité
Au fil de l'existence
Suis-je devenu sociopathe
Ou ne suis-je que misanthrope
La grégarité m'insupporte
L'égrégoire est un leurre
Distillé par quelque gourou
La foule m'effraie...

J'aime les mots ils me sont refuge
Ils me promènent
Me distraient
Je les laisse me guider
Au travers d'un univers onirique
À tel point que je perds la réalité...

Les vérités changent incessamment
Nos ennemis d'hier sont nos amis d'aujourd'hui
Nous errons dans un no man's land
Entre pitoyable guerre et opulente paix
Entre milliards laissés pour compte
Et millions en altère liberté...

Tirillés de dérisoire compassion
En fausse rédemption
Sous la loi d'un roi discret et omnipotent
Qui tient nos ficelles
Ne sommes que marionnettes.

La chanson des mots.

Quand des mots cognent à la porte de mon cœur,
Certains avec bienveillance, d'autres en rancœur,
Je l'entrouvre et les laisse entrer chanter la vie,
Alors d'autres encor se pressent à l'envi.

*Dans les mots naissent d'immobiles voyages,
Qui visitent pour nous de nouveaux rivages.
Des notes égrenées ouvrent des passages
Nous transportant en d'inconnus paysages.*

Des phrases entendues, volées au pur hasard,
Nous font apercevoir d'un différent regard
Les petites choses qui construisent nos vies,
Les mille riens qu'à l'allégresse nous convient.

*Dans les mots naissent d'immobiles voyages,
Qui visitent pour nous de nouveaux rivages.
Les notes égrenées deviennent présages
De la découverte de nouveaux visages.*

Ainsi vont les chansons de nos petits bonheurs,
Qu'accompagnent gaiement nos habituels labeurs.
Ainsi vont les airs qu'au fil des jours fredonnons,
Romances anciennes de nos microsillons.

*Dans les mots naissent d'immobiles voyages,
Qui visitent pour nous de nouveaux rivages.
Les notes égrenées des maux nous soulagent,
Nous faisant danser dans de verts pâturages.*

Quand des mots cognent à la porte de mon cœur,
Qu'ils se pressent à vouloir chanter en chœur,
J'ouvre en grand mon âme à ce charivari
Me laissant plaisamment plonger dans l'euphorie

*Dans les mots naissent d'immobiles voyages,
Qui visitent pour nous de nouveaux rivages.
Des notes égrenées ouvrent des passages
Nous envolant vers de charmants paysages.*

Sans bagage.

Partir sans bagages
Nu comme ver
Vide de sensation
Puis voir sentir toucher
Parler marcher tomber pleurer
Se relever apprendre
Prendre conscience d'être
Aimer grandir découvrir
Affiner les sens
Distinguer le parfum des fleurs
Embrasser le monde
Perdre l'animalité
Devenir humain
Vérités et mensonges
Envie et jalousie
Richesse ou pauvreté
Maître ou esclave
Amour et haine
Joies et peines
Guerre et paix
Souffrance et réconfort
Croire et douter
Savoir qu'il n'est de présent
Marcher avec le temps
Qui passe plus vite
Courir son destin
Choisir l'un ou l'autre chemin
Parvenir sans plus de bagages
Toutes traces disparues
Au bout de la courte route qui n'est qu'un cul-de-sac.

La joueuse de luth.

Joue donc de ton luth et charme-moi,
J'irai souffler dans ma musette,
Un menuet de ma recette.
Ensuite danserons toi et moi.

Sans musique et sans plus de honte,
Nus comme vers, aux nocturnes cieux,
Corps contre corps, au milieu des dieux,
Dans un Olympe aux mille contes.

Tu seras ma mythique égérie !
Je serai le récipiendaire
De ton parfait magistère,
Je foisonnerai de songerie !

Jetterai des poèmes à tes pieds,
Chanterai tant belles mélodies,
Que les ouïr sera paradis,
Parsemé de fleurs de l'églantier !

Fleurs sauvages telles nos âmes,
Emplies d'émotions et de désirs,
Nous découvrirons joie et plaisir,
Là ou n'était que peines et drames.

Premier amour.

Ses hanches rondes et souples,
Son sourire ouvert et rieur,
Son regard franc et cajoleur,
Intense, cette étreinte ample,

Bien qu'encore tout inquiétés,
Par nos années juvéniles,
Nous découvriions fébriles,
Des caresses à peine ébauchées.

Nos lèvres avec retenue,
Entamaient un premier baiser,
Et notre émoi tel un brasier,
Enflammait nos âmes ténues.

Nous sortions de nos enfances,
Faisant de sincères serments,
L'amour nous liait fortement,
De délicieuse souffrance.

Petite fille.

Garde les yeux clos sur un monde de fées bleues,
Dehors vacille l'indigence des adultes.
Petite fille qu'une brise chahute
Les mèches blondes défaites de tes cheveux,

Il est beau ton printemps ne le laisse pas fuir.
Serre-le au fond de ton cœur avec amour,
Ainsi souviens-t'en jusqu'au dernier de tes jours,
Ne permet à quiconque de le détruire.

L'été viendra puis l'automne et enfin l'hiver,
Si tu prends grand soin de cet unique trésor
Partout tu verras la beauté et laisseras l'or,

Troubadours.

Ils cheminaient sur des chemins de misère
Par des sentes jonchées de pierres et de boue
Pour un ineffable voyage jusqu'au bout
L'esprit enluminé de tendres chimères

Troubadours musiciens raconteur d'histoires
Jongleurs acrobates comédiens de la vie
Poètes lettrés analphabètes ravis
Des mondes familiers pour des champs de foire

De villes en villages invités dans des castels
Exhibant leurs talents multiples aux chalands
Quêtant quelque sou ou mangé tout en chantant
Honnis de Dieu mendiants exilés des autels

Ils parcouraient le pays d'Oc de Provence
En Gascogne d'Aix à Toulouse sans répit
Marchant depuis Narbonne à saint Paul de Vence

Fiers et debout parmi le peuple des petits
Prostitués lors que la faim trop intense
Taraudaient de longs jours durant leur appétit.

Whisky

L'orge torréfiée fermente
À l'eau puisée des tourbières
Le gros cul de cuivre s'offre
Aux incandescences
Alambiquant un filet d'alcool clair
Emplissant le vieux fût de xérès

Bien des années plus tard
Calé dans un fauteuil de cuir fauve
Un vieil homme contemple son verre
Ambré de cet élixir écossais
Venu des hautes terres
Ravir sa bouche et son gosier

Les vagues des Hébrides
Ont déposé leurs embruns
Dans le vénérable breuvage
Un Gruagach veille sur le vieux
Qui déjà songe à la Bean Sith
Lui ouvrant le royaume des morts.

À ceux trop riches, dont les cœurs sont des déserts.

© Frédéri MARCELIN, 2020

Déposé SGDL 2022

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.